Reportage

Loin des foules, l'art subtil et intimiste de la préparation du thé

Une initiation à l'art du thé japonais? À la Fondation Baur, Emiko Okamoto propose une plongée dans cet univers particulier

Marc Bretton Texte

«La philosophie du thé [...] représente par-dessus tout le véritable esprit démocratique de l'Extrême-Orient en ce qu'elle fait de chacun de ses adeptes un aristocrate du goût.» Voilà comment, il y a plus d'un siècle, Kakuzo Okakura résumait l'importance du thé pour le Japon, une boisson chargée de significations depuis son introduction dans la haute société japonaise au Moyen Âge, puis sa démocratisation au XVIIIe.

Occasion d'étonnement

Mais le thé est aussi une boisson concrète et matérielle. Vêtue d'un kimono où se découpent des feuilles de bambou, serré à la taille d'un obi rouge, Emiko Okamoto, la maîtresse de cérémonie, initie les dimanches à la Fondation Baur le public intéressé tantôt à la préparation du thé, tantôt à la confection d'origamis (pliage de papier). Ce sont autant d'occasions de rencontres mêlant «simplicité et rencontres éphémères», comme elle le précise joliment.

Dimanche, il a donc été possible de préparer la boisson, en particulier le sencha et le matcha, deux thés verts sur lesquels pleuvent les éloges, puisqu'ils seraient antioxydants, antiseptiques, antiallergiques, antivirus. Ils limiteraient le taux de glucose, diminueraient le cholestérol, amélioraient le fonctionnement des intestins et diminueraient les mauvaises odeurs, grâce à la catéchine porteuse d'amertume.

Le goût vert de la nature

Et c'est bon? C'est un univers gustatif spécifique qui se déploie. Aussi riche que celui du vin. La similitude des réflexions possibles est bien connue. Elle se lit en creux de «Romanée-Conti», l'admirable livre de Takeshi Kaiko, où deux amis se partagent deux grands crus de la côte de Nuits, l'un admirable et patiné par l'âge, l'autre meurtri par le passage du temps.

L'apprentissage pour fabriquer le petit fouet en bambou dure dix-sept ans. PIERRE ALBOUY

Surtout, qu'on ne vienne pas en pensant déguster un thé sorti d'un berlingot Lipton! En buvant du sencha, qui se présente comme une herbe coupée court, puis du matcha, qui ressemble à une poudre d'un vert vif, c'est une palette délicate et végétale qui surgit: asperges vertes, châtaignes, épinards avec une pointe d'agrumes. Puis, au fur et à mesure que l'on vide et remplit la petite théière, l'amertume s'estompe, laissant la place au goût vert de la nature, contrebalancé par le sucre du cake japonais fabriqué par notre hôtesse. Les convives en redemandent.

Ambassadrice du thé

Née à Osaka, Emiko Okamoto est arrivée en Suisse en 1993. En 2008, elle se lance dans la pâtisserie au matcha, suit des formations au Japon, puis dans l'importation et la distribution du thé japonais (millepins.ch). Elle a été désignée Ambassadrice du Thé Japonais pour la Suisse par le Conseil Japonais d'exportation du thé. Elle souhaite «initier et mettre en valeur la pratique simple et quotidienne du thé dans un esprit de convivialité, de tonicité et de bien-être».

Comment a été constituée la collection

● Le musée de la Fondation Baur a ouvert en 1964 afin d'exposer les collections rassemblées par Alfred Baur. Né en 1865 à Zurich, il est envoyé par une maison de commerce international à Colombo où il fonde son entreprise d'engrais organiques. Il s'installe à Genève en 1906 et collectionne les objets d'art japonais (céramiques, laques, netsuke et ornements de sabre) et chinois (jades) en recherchant des œuvres «techniquement et esthétiquement parfaites», explique la Fondation. Dans les années 20, il commence à s'intéresser à la céramique chinoise. L'atelier de thé et celui sur les origamis (pliages) font partie des activités culturelles abritées par la Fondation. Des ateliers et des visites éclair du musée sont organisés courant août et septembre (voir le site internet de la Fondation). **M.BN**

Les secours se sont pressés sur place. DR

Série noire pour les nageurs du Rhône

Fait divers

Deux nageurs ont été repêchés inconscients. Un autre est toujours recherché.

Vers 16 h 40 dimanche, le SIS est prévenu qu'un homme en difficulté a été aperçu passant la pointe de la Jonction. Il aurait été entraîné vers la partie gauche de la rivière où l'Arve se mélange au Rhône. Un homme qui prenait des photos avec sa femme pense l'avoir aperçu: «Il montait et descendait sur l'eau, je ne me suis pas rendu compte qu'il se noyait», dit-il, catastrophé. «Des canoës étaient tout près, je ne comprends pas.» Selon le major Jérôme Barbey, la victime potentielle serait une personne d'origine indienne d'environ 30 ans.

L'alerte donnée, la brigade de la police de la navigation intervient. Son embarcation descend et remonte la rivière. Un hélicoptère survole l'eau. Sur les deux rives, les centaines de baigneurs regardent l'intervention, mais les grillades ne s'arrêtent pas, les musiques variées s'entrelacent et les amateurs d'eau continuent de descendre tranquillement le long du fleuve.

Vers 17 h, nouvelle alarme, vers le Seujet cette fois. Un homme a été vu en difficulté après avoir sauté au-delà du barrage. Une fois de plus, les services d'urgences s'activent et remontent le fleuve. Dans ce cas, le nageur a été retrouvé et envoyé immédiatement aux Urgences des HUG, mais son pronostic vital est engagé, explique le SIS. À 18 h, les recherchent continuaient pour trouver le premier baigneur disparu à la pointe de la Jonction. Un peu plus tard, une nageuse a été retrouvée inconsciente, prise dans les branchages sur la rive droite du Rhône. **M.BN**

Antonio Hodgers a été marqué par «Cent ans de solitude» et son réalisme magique

Le livre qui m'a marqué 1/6

Série d'été

Antonio Hodgers a lu le roman de Gabriel García Márquez au début de la vingtaine.

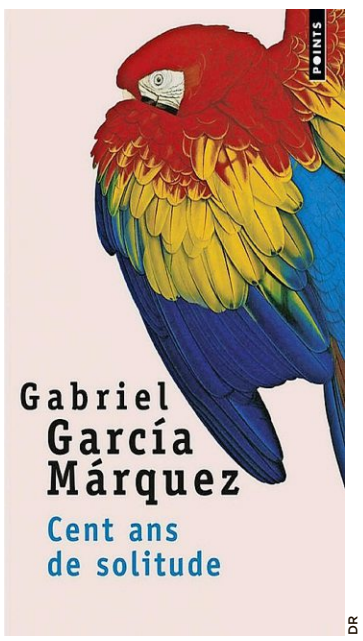
«Des livres marquants, il y en a beaucoup...» Le président du Conseil d'État, Antonio Hodgers, admet sa perplexité quand il lui faut choisir le livre qui l'a le plus impressionné. «Je n'ai jamais fait de classement.»

À la réflexion, un titre se dégage: *Cent ans de solitude* de Gabriel García Márquez.

«Je l'ai lu quand j'avais 22, 23 ans. Cette œuvre majeure retrace, sur un siècle, l'histoire du continent sud-américain: ses enjeux culturels, militaires, le lien avec l'étranger. Ce que j'ai beaucoup aimé, c'est le réalisme magique qui imprègne l'histoire. Pour avoir beaucoup voyagé, je sais qu'il existe quelque chose de cet ordre en Amérique du Sud: une vision magique, un peu poétique du monde.»

En «langue originale»

Quant au réalisme, «j'aime bien les romans inscrits dans un contexte historique réel, même si l'histoire décolle ensuite. Cela permet de se plonger dans la réalité d'une époque.» Alors jeune député, Antonio Hodgers



DR

voyageait beaucoup. «Je m'étais rendu au Chiapas lors de l'insurrection zapatiste comme observateur des droits humains. Nous étions dans les années 90, celles des premières mobilisations de l'altermondialisme. Nous pensions qu'un autre monde était possible, autre que celui proposé par le modèle libéral. Ce furent pour moi des années de grande réflexion et de formation politique.»

Né à Buenos Aires, Antonio Hodgers a lu le livre en espagnol, en repérant «toutes les saveurs du colombien» de Garcia Marquez.

«J'essaie de lire dans la langue originale.» Des romans, mais aussi des essais: «J'en lisais beaucoup lorsque j'étais conseiller national. Cela alimente la réflexion. Je lis moins aujourd'hui, c'est le grand drame de ce mandat. Cela me manque. Avec le travail et les enfants en bas âge, on est pris dans le conjoncturel, le quotidien, on perd le temps de lire. Pourtant, lire un livre c'est une plongée dans un autre univers.»

Curiosité et angoisse

L'élu tient à mentionner un autre livre, offert par son épouse, *Le Garçon,* de Marcus Malte, un romancier français contemporain, auteur de romans policiers et de livres pour la jeunesse.

«L'histoire se situe en France, au début du XXe siècle, avec un garçon qui n'a pas de nom, pas d'identité, un être quasi sauvage qui perd son unique lien au monde, sa mère, alors qu'il est encore enfant. Il va devoir découvrir le monde des hommes, dans ce début de siècle incertain, balancé entre la modernité industrielle et des régions encore très rurales et déconnectées.»

«L'ouvrage m'a beaucoup ému, poursuit Antonio Hodgers, par la sensibilité du regard que porte sur le monde cet être «vierge» de la civilisation et son parcours, ses rencontres et son histoire. Peut-être qu'il me renvoie au «moi enfant» qui a dû découvrir plusieurs pays, plusieurs langues et cultures en quelques années, avec un sentiment autant de curiosité que d'angoisse face à l'inconnu.»

Sophie Davaris

Contrôle qualité